

**QUI A PEUR
DES VIEILLES ?**

MARIE CHARREL

Ouvrage publié avec la collaboration
éditoriale d'Adeline Fleury



Les Éditions François Bourin deviennent Les Pérégrines

Les Pérégrines : un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition : vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres pour mieux les ouvrir (sans enfoncer de portes ouvertes), nous amènent à faire un pas de côté (sans tomber dans le fossé), nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

GENRE!

Lorsqu'on dit à quelqu'un, en langage familier, qu'il ou elle fait « genre », on lui signifie que l'on a compris que l'apparence qu'il ou elle se donne, les pratiques qu'il ou elle revendique relèvent d'une construction plus ou moins consciente, qui s'inscrit dans un rapport de pouvoir. « **GENRE!** », c'est un cri de guerre, une démarche de défiance critique, un laboratoire d'idées et d'explorations inédites où se mêlent recherches et témoignages.

Conception graphique et mise en page : Lia Pradal
Photographie de couverture : ©Carlos Arjiz

ISBN : 979-10-252-0533-4

© Éditions Les Pérégrines, 2021
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

QUI A PEUR DES VIEILLES ?



De la même autrice

Les Danseurs de l'aube, Éditions de l'Observatoire, 2021

Une nuit avec Jean Seberg, Fleuve Éditions, 2018

Je suis ici pour vaincre la nuit, Fleuve Éditions, 2017

Les Enfants indociles, Rue Fromentin, 2016 ; Pocket, 2017

L'enfant tombée des rêves, Plon, 2014 ; Pocket, 2016

Une fois ne compte pas, Plon, 2010 ; Pocket, 2011

De tous les événements inattendus, le plus inattendu, c'est la vieillesse.

Léon Trotski

AVANT-PROPOS

Je n'ai jamais cru aux fantômes. Ce jour-là, pourtant, celui de ma grand-mère s'est soudain matérialisé pour souffler à mes oreilles : « Tu n'as pas honte ? »

Ces mots ont déclenché un séisme intérieur. Ils ont fait exploser mes certitudes. Quelques minutes avant, j'étais pourtant sûre de mon fait. Oui, enfin, je prenais ma vie en main, et la dermatologue se tenant en face de moi était la magicienne qui allait balayer mes angoisses. D'un coup de stylo habile, elle avait dessiné quelques traits noirs au-dessus de mes sourcils, à la racine des cheveux, entre mes yeux : « Je piquerai là, ici et là. » Je me suis tournée vers le miroir pour observer tour à tour mon visage un peu froissé et le sien, étonnamment lisse et dodu. Quel âge avait-elle ? 50 ans, 60 ans, plus ?

Elle était de ces femmes dont la peau a été si retouchée, tirée, modifiée, plastifiée, transformée qu'il est impossible de déterminer à quelle décennie remonte leur naissance. Vingt ans au moins nous séparaient et pourtant j'étais déjà plus fripée qu'elle. Une longue ride, celle que l'on appelle du lion, raturait mon front de haut en bas. Depuis quelque temps, ce stigmatisme m'angoissait beaucoup. Il était là le soir, il était là le matin, il ne s'effaçait plus durant la nuit. C'était un signe, une preuve indiscutable : j'y étais. Le début de la fin, la grande décrépitude : la vieillesse me guettait, je ne

pourrais plus lui échapper. J'avais 37 ans. Moi qui n'avais jamais eu que faire de mon âge, je rêvais soudain de paraître dix ans de moins.

J'ai examiné à nouveau le front de la dermatologue, rose et replet comme des fesses de nouveau-né. Surnaturel. L'enviais-je ? Oui. Un peu.

C'est alors que le fantôme de Léa s'est invité dans le cabinet : « Non mais tu n'as pas honte ! »

Léa était un mélange exquis de Tatie Danielle et Madame Doubtfire. On ne la lui faisait pas. Jusqu'à la fin, ou presque, elle escaladait les barrières, construisait des cabanes dans les bois, jurait comme un charretier et buvait son petit canon de rouge tous les jours. Elle portait des blousons de cuir noir taillés pour un homme et une casquette façon gavroche. Elle adorait se moquer des autres grands-mères, celles qui portaient des robes à fleurs et traînaient leur caddie de course en claudiquant sur le trottoir : « Regarde-moi ces vieilles biques ! » Elle n'était pas faite du même bois.

Léa était un peu dingue, drôle, sans entrave. Cinglante. À ses côtés, tout était permis. Enfant, j'aspirais à lui ressembler. Sa liberté et sa situation me semblaient infiniment plus enviables que celles de ma mère, ployant sous le boulot, torturée par la culpabilité de la working woman écartelée entre un métier très prenant et deux petits en bas âge. Enfant, j'aspirais à être vieille avant de devenir femme. À courir dans la forêt, à boire des coups en me moquant du monde, flottant dans un blouson d'homme, comme Léa.

Et puis, l'adolescence et son tombereau d'angoisses ont débarqué. J'étais soudain trop maigre, trop plate, pas assez

jolie, pas assez branchée, pas sexy. Soudain, je désirais devenir femme, et certainement pas vieille. Léa est morte à 86 ans, alors que j'entamais mes études. J'ai grandi. Je suis devenue une working woman ployant sous le boulot. J'ai regardé la ride du lion se dessiner sur mon front avec une terreur sans nom. Au point d'envisager sérieusement d'y injecter du botox, à 37 ans !

Mais je ne l'ai pas fait.

Impossible : maintenant que Léa était avec nous, chez la dermato, je ne pouvais plus. J'avais bien trop honte.

Prétextant une envie pressante, j'ai attrapé mon sac, ma veste, quitté le cabinet en vitesse, sans payer, oubliant mon écharpe sur place. J'ai remonté la rue Tolbiac en courant comme une dératée, comme si cela pouvait laver l'indignité enserrant ma poitrine. Car le fantôme de ma grand-mère n'avait pas débarqué seul. Auprès de lui se tenait la petite fille d'autrefois. Celle qui aspirait à devenir aussi libre que Léa : j'avais piétiné ses rêves et elle m'en voulait. Pour les chasser toutes les deux, je suis entrée dans une épicerie, j'ai rempli mon panier avec tout ce qui me passait sous la main. Les clients et le caissier me regardaient d'un drôle d'air. Voyaient-ils les deux spectres me suivre à la trace ? En vérité, ils s'étonnaient surtout des traits de stylo noir dessinés sur mon visage par la dermato.

Cette anecdote pourrait prêter à sourire si elle n'éclairait pas, au fond, l'un des grands maux de notre société : celle-ci a un problème avec les vieux en général et les vieilles en particulier. On ne veut pas les voir. On les cache. Elles ne suscitent plus le désir – en témoigne la sortie de l'écrivain Yann Moix déclarant en janvier 2019 dans Marie-Claire être

incapable d'aimer une femme de plus de 50 ans. Ce triste sire a eu le malheur de dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas.

En 1972, l'essayiste Susan Sontag¹ mettait déjà des mots sur ce phénomène. Dans un article devenu une référence sur le sujet, elle soulève une question toujours d'actualité: pourquoi les femmes mentent-elles plus que les hommes sur leur âge? Parce qu'il existe un double standard du vieillissement, explique-t-elle. Un deux poids, deux mesures. «En matière de séduction, deux modèles masculins coexistent, le "jeune homme" et "l'homme mûr", contre un seul, côté féminin: celui de la "jeune femme"», écrit Susan Sontag. Pour les femmes, vieillir est plus cruel, douloureux, difficile. La palette de leurs possibles se rétrécit.

Deux ans plus tôt, en 1970, Simone de Beauvoir publiait un essai sur la vieillesse² dont l'écho fut bien moindre que celui du *Deuxième Sexe*. Elle y décrit la vieillesse comme un fait culturel, pas seulement biologique, dont les conséquences sont très différentes pour les femmes et pour les hommes. Cinquante ans plus tard, les lignes ont à peine bougé, au regard de ce que l'on aurait pu espérer de la révolution féministe. Au regard, surtout, de l'évolution de la population: les femmes de plus de 50 ans sont une force démographique montant en puissance. En 2019, l'espérance de vie est de 85,6 ans pour les femmes – contre 79,8 ans pour les hommes –, contre guère plus de 45 ans en 1900, selon l'Insee. Au 1er janvier 2019, les femmes représentent 51,6 %

1 Susan Sontag, « The double standard of aging », *The Saturday Review*, 23 septembre 1972.

2 *La Vieillesse*, Gallimard, 1970.

de la population en France: elles sont 2,2 millions de plus que les hommes. Et ces derniers sont largement minoritaires aux âges avancés: ils constituent seulement 43,1 % de la population des 65 ans ou plus, et 38,9 % des personnes de 75 ans ou plus. Début 2019, 12 700 femmes sont centenaires en France, contre seulement 3 000 hommes. Alors pourquoi cet opprobre persistant sur l'âge des femmes? Pourquoi ce regard toujours ambivalent sur la vieillesse, objet tantôt de respect, tantôt de rejet? C'est que la société (c'est-à-dire nous tous) n'est pas à une contradiction près. Elle vieillit, mais vénère une jeunesse qui lui ressemble de moins en moins. Elle nous enjoint à « nous accepter telles que nous sommes » mais aussi, à rentrer dans la norme. Elle prie les femmes de ne pas tricher, de se montrer authentiques, mais elle survalorise celles qui savent rester minces, jolies et paraître jeunes. Elle se lamente sur sa « jeunesse sacrifiée » sur l'autel des crises économiques et des jobs précaires comme sur ses anciens remisés dans les Ehpad pour y mourir. Mais elle ne se bouge vraiment ni pour les premiers ni pour les seconds.

Et pourtant. Si elles déplorent le fait d'être moins regardées, invisibilisées, mises de côté, beaucoup des femmes de plus de 50 ans rencontrées pour l'écriture de ce livre se réjouissent également d'être plus libres. Plus heureuses. Elles se connaissent mieux, font état de certitudes plus solides, ne regrettent rien du vacillement de leurs vingt ans. Certains hommes les ignorent désormais en raison de leur âge, mais bien souvent, elles sont plus sûres de leurs désirs et de leurs corps. Elles ont les deux pieds bien ancrés, permettant à leur esprit de naviguer avec

plus de fougue encore. Et si ces constats à première vue contradictoires étaient les deux faces d'une même pièce ? Et si l'invisibilité et la mise de côté des femmes mûres étaient, en vérité, la conséquence de cette liberté ? Mais qui donc a peur des vieilles ?

J'utilise ici ce mot, vieilles, avec une once de provocation, jouant volontairement avec les clichés pour désigner toutes celles qui, approchant la ménopause ou la dépassant, prennent conscience avec plus ou moins de légèreté du double standard décrit par Susan Sontag. Quelle est la source de cette peur ? Leur liberté est-elle réelle ou fantasmée ? Comment l'atteindre ? Pourquoi est-elle encore si dénigrée lorsqu'elle s'exprime ? Pour quelle raison, à un moment donné, les fillettes cessent-elles d'aspirer à devenir comme leurs grands-mères en grandissant, soudain angoissées devant les rides ?

Pour le comprendre, je me suis plongée dans les livres et témoignages – de moins en moins rares – abordant l'avancée en âge des femmes sous les angles sociologique, cinématographique, biologique, littéraire, culturel. J'ai rencontré des écrivaines, des comédiennes, des chercheuses, des psychologues, des médecins, des sportives. J'ai surtout échangé avec des femmes (et des hommes) de toute la France.

De ces entretiens, le plus frappant est sans doute le décalage entre les stéréotypes sur les femmes ménopausées et la réalité de ce qu'elles vivent et sont. Comme si l'image sociale et les préjugés avaient toujours un cran de retard sur les faits. Comme si nous vivions un moment de basculement, avec toutes les ambiguïtés, contradictions et possibles

retours en arrière que cela implique. À l'ère post #MeToo, à l'heure où jamais l'on n'a autant parlé du corps féminin, la question de l'âge, prochaine frontière, commence à percer dans le débat. Les tabous tombent doucement. Ils sont encore nombreux. Or, c'est une conviction : la place des femmes, quels que soit leur âge et leurs rides, est l'affaire de tous. « La vieillesse permet une interrogation en retour sur les normes et les valeurs des sociétés », écrit la sociologue Rose-Marie Lagrave³.

Au fil de ces pages, il y aura beaucoup de questions, mais pas toujours de réponses. Il y aura plusieurs détours par le cinéma, les séries, les livres. Quelques incursions, aussi, du côté de l'histoire, de l'anthropologie et de l'archéologie. Il y aura surtout des rencontres. Parfois improvisées et inattendues, toujours surprenantes, au gré des hasards, des portes entrouvertes, mais aussi de celles restées fermées. Car beaucoup de femmes peinent à mettre des mots sur les bouleversements liés à l'avancée en âge, ou refusent de le faire, de peur de voir leur image associée à la vieillesse, surtout quand elles sont des personnalités publiques. Mais lorsqu'elles acceptent de se livrer, le voyage se révèle aussi riche qu'exaltant. Bienvenue au pays des rides heureuses.

3 « Ré-enchanter la vieillesse », *Mouvements*, mars 2009.